



**HAL**  
open science

## Reconnaître ce qui prolifère encore grâce au Feral Atlas : une question de vie et de mort

Claire Dutrait

► **To cite this version:**

Claire Dutrait. Reconnaître ce qui prolifère encore grâce au Feral Atlas : une question de vie et de mort. *Les chantiers de la création*, 2022, 15, 10.4000/lcc.5915 . hal-03960995

**HAL Id: hal-03960995**

**<https://hal.science/hal-03960995v1>**

Submitted on 28 Jan 2023

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

## **Les chantiers de la création**

Revue pluridisciplinaire en Lettres, Langues, Arts et Civilisations

15 | 2022

Décoloniser le regard écologique?

---

## Reconnaître ce qui prolifère encore grâce au *Feral Atlas* : une question de vie et de mort

Claire Dutrait

---



Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/lcc/5915>

ISSN : 2430-4247

Éditeur

Université Aix-Marseille (AMU)

---

Ce document a été généré automatiquement le 16 octobre 2022.

---

# Reconnaître ce qui prolifère encore grâce au *Feral Atlas* : une question de vie et de mort

Claire Dutrait

---

Respecter les autres cultures ne pourrait signifier que trois choses : ne pas y aller ; y rester ; revenir les mains vides. Si l'on veut « savoir », il faut transporter tous les aspects des peuples traversés en mobile immuables, enregistrer, filmer, remplir des questionnaires, noter des mythes, garder les masques et les calebasses. Tout ce qui sert d'intermédiaires aux peuples traversés devient à la fois la fin et le début d'un cycle indéfini de capitalisation. Les « faits » qu'il faut produire à Berlin, Paris ou Londres sont à ce prix.

Bruno Latour, *Les « vues » de l'esprit*, 1987, p. 88

- 1 La technique est l'ennemie de la nature : à l'ère post-industrielle qui est la nôtre, impliquant de manière irréversible le recouvrement du monde vivant par des infrastructures et des objets qui en sont le produit – déchets compris –, la ligne de front de la guerre écologique semble claire. L'originalité du *Feral Atlas* (Tsing et al., 2020) consiste pourtant non pas à montrer les nombreux morts dus aux progrès techniques de l'anthropocène ni ceux qui y résistent encore avec peine, mais à suivre les lignes de vie de ceux qui prolifèrent grâce à ces infrastructures – des entités « férales ».
- 2 Clarifions d'emblée : le *Feral Atlas* n'est pas une ode à la géo-ingénierie, mais au contraire, à ce qui la déborde et la subvertit en puisant des forces de vie dans des forces de mort. Cette prolifération n'est pas sans perturber les forces de vie d'autres vivants : coronavirus (*SARS-CoV-2 virus*), moustiques tigres (*aedes aegyptis*) et herbes à sorcières (*striga asiatica*), tout vivants qu'ils sont, ne nous sont pas favorables. Déplaçant ainsi les lignes de front dont nous héritons, cet atlas engage à reconnaître ces entités de la

nature du côté d'une puissance de vie qui leur permet de proliférer, mais qui les rend potentiellement nocives – du côté de la mort, donc – pour les humains et leurs milieux. Quelle est donc cette nature monstrueuse ? Comment la comprendre au moment où, précisément, elle échappe à nos techniques de compréhension ? Est-il possible de trouver des accords avec ces entités férales qui se sont mises à coloniser nos infrastructures au point de nous faire éprouver leur « souveraineté nécropolitique » (Mbembé) ?

- 3 Voilà ce à quoi invite le *Feral Atlas*. Dirigé par une équipe dont chaque éditrice est engagée dans des champs de recherche hybrides<sup>1</sup>, cet atlas en ligne est le résultat d'une collaboration réunissant quelque cent-trente contributeurs et contributrices<sup>2</sup>, quatre peintres autochtones<sup>3</sup>, une trentaine de poètes<sup>4</sup> et une trentaine de *makers*<sup>5</sup>. Le *Feral Atlas* a ainsi sollicité le travail de près de deux-cents personnes très diverses pour se saisir de ce qui prolifère encore sur Terre, à l'heure de la sixième extinction de masse. En tant qu'atlas, ce site internet propose bien une vision du monde renouvelée, dans la mesure où il incite à adopter les points de vue d'entités non-humaines sur les mondes humains composés par leurs infrastructures techniques. Il le fait avec l'ambition de tout atlas depuis Alexander von Humboldt, à savoir en donnant à penser et à sentir le monde dans un même mouvement, grâce à des médias variés (Péaud).
- 4 Mais la mise en œuvre de cette poétique hybride, en ce qu'elle enjoint à changer sans cesse nos modes d'attention, a encore une autre ambition, théorisée dans les marges de l'atlas lui-même :
 

« Traiter *Feral Atlas* comme un verbe, c'est positionner ce site web comme une opportunité d'orientation pour les chercheurs, les lecteurs et les étudiants de toutes sortes. Nous espérons que les utilisateurs quitteront ce site en ayant acquis quelque chose de plus que de simples informations et impressions sensorielles. »  
(Tsing et al.)<sup>6</sup>
- 5 Loin de clarifier la vision par des classements et des objectivations que nous pourrions *capitaliser* – comme Bruno Latour affirme que font les sciences dans la citation en exergue – ce recueil, où s'enchevêtrent soixante-dix lignes de vies non-humaines, engage à un déplacement de nos modalités d'acquisition de la connaissance. Car, tout atlas qu'il est, il a la particularité de ne soumettre aucune carte de géographie offrant une vue d'ensemble à notre perspicacité de lecteurs et de lectrices, ni aucun sommaire qui permettrait un accès direct aux entités étudiées, ni aucun feuilletage autorisant une quelconque rêverie exotique déportant l'image de soi dans un monde inconnu.
- 6 Perturbant le regard naturaliste, qui suppose un sujet regardant et un objet regardé, le site internet édité par Anna Tsing actualise le genre de l'atlas. Il n'est plus seulement une vue d'ensemble donnant à penser et sentir le système du monde connu et à connaître. Mais il devient une occasion d'entraînement collectif à représenter les territoires tels que nous les vivons, dans leurs dislocations multiples et avec leurs frontières à défendre.

## Repérer ce qui prolifère

- 7 Une fois passée la page d'accueil du *Feral Atlas*, on trouve un espace blanc où arrivent, par les bords, des images flottantes qu'on peut reconnaître comme animales, végétales, mais pas seulement (cf. Fig. 1). Des formes plus incertaines apparaissent, et ce n'est qu'en passant le curseur sur leur image qu'on peut saisir qu'il s'agit par exemple de « la

maladie de l'orme », de « polypes de la méduse », mais aussi de « brouillards toxiques », de « flammes de grands incendies » ou de « pesticides épanchés sur des plantations de bananes ». A quelle nature avons-nous à faire ici ? Elle partage avec la Nature I – celle qui est menacée d'extinction aujourd'hui – son mode d'existence, qui se caractérise par le fait de se reproduire indéfiniment (Latour, 2012) et de chercher à résister à tout ce qui peut nuire à sa génération. Mais, historiquement, alors que la Nature I a tenté de résister au projet moderne de s'en rendre maître et possesseur pour en faire une Nature II, cultivée, celle qu'Anna Tsing nomme Nature III (Tsing, 2017) resurgit dans les impensés du projet moderne. Ces entités sont férales en ce qu'elles opèrent une série de disjonctions, en se présentant comme à la fois naturelles et culturelles, sujets et objets, vivantes et inertes, au point qu'il n'est plus possible de décider s'il faut les défendre ou s'en défendre pour continuer à vivre. Elles partagent en cela les mêmes caractéristiques que les esclaves marrons s'échappant du projet de civilisation des plantations, et le mettant en péril par la démonstration qu'il est possible de continuer à vivre dans ses marges (Bona).



Figure 1. Page d'accueil<sup>7</sup> du *Feral Atlas* avec des entités férales flottantes affichant leur nom et leur histoire commune avec les humains au passage du curseur.<sup>8</sup>

- 8 La force de cet atlas est non seulement de nous appeler à nous rendre attentifs à ces entités, mais surtout à nous identifier à elles. Il le fait en montrant que, vivant les mêmes régimes historiques et éprouvant une communauté de destin, nous pourrions déployer une force de vie similaire. Ainsi sous chaque nom d'entité s'affichent, au passage du curseur, des étiquettes se référant à l'une des quatre « vagues successives de programmes de constructions d'infrastructures »<sup>9</sup>. Pour les élèves de la modernité, il est aisé de reconnaître sous les termes d'« Invasion », « Empire », « Capital » et « Accélération », les périodes apprises à l'école : Grandes Découvertes, Conquêtes coloniales, Révolution Industrielle et Trente Glorieuses. Les quatre tableaux composés à partir de vues d'artistes, avec couleurs vives et problèmes d'échelles flagrants (cf. Fig. 2), figurent dans une même vision les ruines dans lesquelles nous laissons ces régimes historiques, et ce qui y survit dans une catastrophe de la représentation, dont il n'est pas possible de dire si elle est grave ou joyeuse.



Figure 2. Extrait de l'un des quatre tableaux de l'anthropocène composés par Feifei Zhou à partir des vues d'artistes autochtones, ici Amy Lien et Enzo Camacho, pour figurer les quatre détonateurs de l'anthropocène. © Feifei Zhou, Amy Lien, Enzo Camacho

- 9 La communauté de destin est signifiée, quant à elle, par des pages du site associant des poèmes-vidéo, configurées dans une série de sept « verbes-bennes » (*tippers verbs*). Ils témoignent des capacités de nos infrastructures à provoquer des « points de bascule » (*tipping point*) faisant passer les entités humaines comme non-humaines, d'une situation vivable à un point de non-retour moins vivable, voire mortel. Le fait d'être pris (*take*), entassés (*crowd*, voir figure 3), classés (*grid*), jetés (*dump*), lissés et accélérés (*smooth&speed*), brûlés (*burn*) ou transportés (*pipe*) peut devenir insupportable pour les humains, comme pour les non-humains lorsque ces actions ordinaires sont amplifiées au point de devenir des points de non-retour.



Figure 3. Images d'accueil de quatre poèmes-vidéo illustrant le « verbe-basculer » (*tipper*) ENTASSER, © Feifei Zhou, Isabelle Carbone, Duane Peterson et Stanley Tan

- 10 Les analogies provoquées par les rapprochements d'images et de rythme des vidéos incitent à considérer notre quotidien sous un autre jour. Ainsi les quatre vidéos illustrant la capacité de nos infrastructures à nous entasser (*crowd*) -- ici un aquarium, le fond d'une rivière, un poulailler et un couloir de métro, - invitent à s'identifier aux animaux et aux humains entassés mais aussi aux sédiments qui s'agglomèrent dans le lit d'une rivière. Cette comparaison interroge sur l'identité nature-culture de ces sédiments (s'agit-il d'une émanation industrielle ou d'une concrétion naturelle ?) et sur ce que signifie cette agglomération (deviendra-t-elle limon fertilisant ou pollution mortelle ?). Par retour analogique, nous sommes engagés à nous poser les mêmes questions sur les poulets, les poissons et les humains qui s'entassent dans les autres vidéos.
- 11 Or, sous le double joug des régimes historiques de la modernité (les « détonateurs » de l'anthropocène) et des configurations de destins qu'elle implique (les points de bascule

engageant des destins communs), les entités férales se reconnaissent au fait qu'elles tirent leur puissance de vie de ces infrastructures elles-mêmes, au lieu de s'en trouver fragilisées. Le rôle des rapports de recherche, qui se trouvent en troisième niveau d'hyperlien du site, documentent précisément les manières dont ces entités tracent leurs lignes de vie à l'aide des infrastructures humaines. Le *Feral Atlas* repère une dizaine de ces manières, qui peuvent se formuler comme des compétences à faire d'une infrastructure une aide plutôt qu'un obstacle<sup>10</sup>.

- 12 Ainsi la navigation dans cet atlas invite à se laisser guider par des entités férales et à s'y identifier. Elles partageant avec les humains et les non-humains l'histoire mondiale aux prises avec les vagues successives de la modernisation et subissent comme eux les effets irréversibles des infrastructures par lesquelles elles ont colonisé les espaces terrestres. Mais alors que les êtres de la Nature I meurent, et ceux de la Nature II cherchent péniblement des modèles de civilisation qui leur permettraient de durer, elles sont dotées de capacités qui les rendent aptes à proliférer.
- 13 En nous faisant reconnaître les forces de résistance au programme moderne comme des puissances de vie agentives, le *Feral Atlas* nous fait adopter le regard de ces autres sur nous-mêmes dans toute la fragilité et l'incertitude de notre situation écologique. Car ces autres, plus qu'humains, pullulent et colonisent nos infrastructures – ce qui invite à reconsidérer le sens de l'héritage moderne comme puissance civilisatrice et déplace nos conceptions quant aux agents capables de faire monde, qui ne se limitent donc pas aux vivants. Cet atlas montre ainsi la situation improbable dans laquelle se trouvent les Modernes, d'être les colonisateurs d'une Nature I en voie de disparition et les colonisés d'une Nature III qu'ils ont eux-mêmes générée, proliférante et inquiétante. Loin de proposer une vision du monde compris et conquis, comme le font les atlas depuis leur invention, celui-ci les engage plutôt à se décoloniser – ce qui est déjà un déplacement quant au genre de l'atlas. Et il leur indique pour ce faire un combat à double front : reconnaître les effets colons de leur culture d'une part, et leur état de colonisés d'autre part, ce qui les ramène à un état de nature, duquel l'ensemble de leur projet d'émancipation visait à les affranchir.

## S'entraîner à se perdre dans la complexité

- 14 La situation décrite dans cet atlas étant difficilement tenable, on attendrait qu'il donne à comprendre comment évoluer dans ce monde incertain, quitte à indiquer, comme le faisait Humboldt lui-même (Péaud), les zones d'ignorance dans lesquelles sont les territoires encore peu connus. Mais si le *Feral Atlas* désigne lui aussi de ces territoires peu connus, il ne clarifie pas la vision du monde. Au contraire, profitant de l'infrastructure du web, le *Feral Atlas* fait proliférer les modes de représentations, génère de nouveaux types de lien et provoque des associations improbables entre les approches. Le plus perturbant de prime abord est certainement le fait que nous ne puissions pas accéder à un rapport de recherche sans passer par plusieurs pages de médiations. Que nous entrions dans cet atlas par les entités flottantes (cf. Fig. 1) ou par son « super index »<sup>11</sup>, c'est toujours la même histoire qui se déroule : nous devons choisir une entité férale, qui nous mène à une plongée dans un récit qui relie systématiquement un point de vue singulier (celui de l'entité concernée) à un contexte général (les détonateurs historiques) et à des destins collectifs (engagés par des points de non-retour infrastructurels). Mettant en œuvre une éthique du point de vue situé

(Haraway, 2007), le *Feral Atlas* ne refuse pas les rapports de recherche témoignant d'une élaboration du savoir à l'occidentale telle que la caractérise Bruno Latour (cf. exergue) – mais au moment où ce savoir pourrait s'abstraire de son contexte et devenir capitalisable et exploitable en dehors de ses conditions de production, la navigation impose de reprendre pas à pas le récit de la ligne de vie tracée par l'entité férale.

- 15 Par exemple, il n'est pas possible de s'informer sur le Crapaud géant (*Cane toad*)<sup>12</sup> sans apprendre que notre histoire commune avec lui est celle du régime de « l'Invasion », que les infrastructures qui l'ont fait proliférer sont celles du « lissage et de l'accélération » (*Speed&Smooth*)<sup>13</sup>, et qu'à ce titre, il connaît le même destin que la fièvre porcine, le coronavirus ou encore l'hyacinthe d'eau. Et même après avoir lu le rapport de recherche – qui est ici le témoignage d'un aborigène à propos des effets nocifs du Crapaud géant sur son nouveau milieu de vie – nous pouvons encore mettre en lien cette entité avec d'autres, selon les « qualités férales » qui lui ont permis de profiter des infrastructures d'accélération de la vitesse et de proliférer : celle de s'être rendu « incontrôlable » (*uncontainable*) en envahissant l'Australie, d'être « superpuissant » (*superpowers*) physiquement (plus grand, plus gros, plus fort), ce qui lui donne un avantage sur les autres batraciens natifs, et d'être en plus « toxique » pour ses prédateurs.
- 16 La navigation dans le site web se fait ainsi mise en lien d'une entité férale à d'autres collectifs sous différents angles. Les épisodes sont les mêmes (période historique, points de bascules, qualités férales) mais les agencements diffèrent. Seul le rapport de recherche est singulier, mais il ne peut prétendre à aucune capitalisation de savoir car il est pris dans une syntaxe le reliant aux récits collectifs, et qui l'empêche de s'abstraire de son contexte de compréhension. Cet atlas propose ainsi une forme d'écriture du monde qui correspond à sa vision renouvelée, non pas harmonique (avec mise en ordre et en correspondance) comme à l'époque moderne (Péaud), mais proliférante, enchevêtrée, reliée et située. Tel était le défi que s'étaient lancé les autrices de *Terra Forma* (Aït-Touati et al., 6)<sup>14</sup>. Embarquées dans l'équipe du *Feral Atlas*, elles l'ont relevé avec d'autres, par une mise en récit qui empêche ici le feuilletage, le picorage tout autant que le surplomb, en engageant à des navigations plus contraignantes qui obligent à suivre chaque entité une à une dans sa ligne de vie.
- 17 Du fait que l'usage de l'atlas est itératif, les parcours singuliers se pluralisent : on lit le récit d'une entité férale, puis on reprend la lecture en partant d'une autre. Le lecteur, engagé dans un récit singulier rencontrant des récits collectifs, se prend à anticiper le régime historique, la communauté de destin dans laquelle se trouve impliquée l'entité suivie, et les qualités qui lui ont permis de faire de cette fatalité partagée une ligne de vie pour son espèce. Sur le mode de la série, l'apprentissage se fait donc par assiduité et non par transmission/captation de connaissances. Plus proche du *training*, à savoir de pratiques artistiques entendues comme techniques corporelles d'entraînement, ce site internet invite à des pratiques de savoirs qui valorisent le processus sur le résultat, où dimensions esthétiques et cognitives sont intrinsèquement liées.
- 18 Ainsi la plateforme numérique que constitue le *Feral Atlas* exerce-t-elle à un « art de l'attention<sup>15</sup> » (Tsing, 2017) souple et varié. Les « tiroirs » (*drawers*) qu'on trouve en marge de chaque page, ainsi que la « salle de lecture » (*reading room*) en fin de site, permettent de rendre explicites les outils de connaissance proposés<sup>16</sup>. La navigation, on l'a vu, pousse à une immersion dans des récits. Les médias (ce qui sert de médiation) se présentent sous formes de dessins, d'étiquettes, de tableaux, de vidéos, et de poèmes.



Les rapports de recherche eux-mêmes ont des statuts variés<sup>17</sup> et n'obéissent à aucun format fixé a priori. En plus, donc, d'entraîner le lecteur à une souplesse d'attentions (il s'agit de savoir varier les manières d'appréhender la référence, de manières tour à tour artistique, poétique ou scientifique), le *Feral Atlas* engage à déplacer les structures de connaissance héritées : il s'agit d'accepter – si l'on veut saisir les récits qui nous sont racontés – d'articuler ces manières de se référer au monde sans les hiérarchiser.

- 19 Aux techniques de la prise, qui exigent qu'on s'empare d'un objet pour l'étudier et mieux le cerner, le *Feral Atlas* substitue donc une esthétique de la surprise, qui consiste non seulement à assouplir nos régimes d'attention, mais aussi à reconfigurer la relation entre celui qui apprend et ce qu'il apprend. La surprise engage en effet un retour sur soi et témoigne de l'effet qu'a sur soi ce qui nous arrive dessus. La relation sujet-objet s'en trouve perturbée, et la posture même du savoir moderne, qui suppose une relation transitive à la voix active, se transforme ici en une voie moyenne : « apprendre » ne devient pas « être enseigné », mais « s'entraîner ». Cette esthétique de la surprise contient sa part d'émerveillement bien sûr – nécessaire ici pour soutenir l'attention à des entités mortifères – mais de perturbation aussi – parce qu'il est paradoxal de se préoccuper d'entités mortifères au moment où il faudrait sauver la planète, et qu'il est dérangeant encore plus de sentir sa propre implication dans l'histoire de leurs lignes de vie. Loin donc d'un déport exotique ou d'une rêverie hors-sol, la sensation de perturbation est d'autant plus forte qu'elle est accompagnée d'un sentiment de responsabilité dans la mesure où le *Feral Atlas* ne nous parle que du monde ordinaire que nous habitons.

## Se dépayser n'est plus une « vue de l'esprit »

- 20 Composé d'infrastructures, d'entités férales, d'humains et de restes de la Nature I, le monde décrit dans cet atlas est d'autant plus inquiétant qu'il témoigne de puissances de vie qui dépassent les frontières sensées nous protéger. Suivre par exemple la ligne de vie des myrtilles d'Ukraine, depuis leur cueillette aux abords de Tchernobyl jusqu'en Pologne et au Canada, c'est se trouver impliqués par nos dépenses d'électricité, notre goût des myrtilles et notre imaginaire de la cueillette forestière, dans des réseaux de survie en milieu contaminés (des myrtilles, des champignons et des humains qui vivent avec) qui diffusent leur contamination à cause de manières humaines de consommer qui offrent la possibilité de manger des myrtilles même loin des bois. Cette ligne de vie des myrtilles d'Ukraine dessine une frontière longue et touffue, presque autant que celle des champignons depuis les forêts de l'Oregon que documente Anna Tsing dans son enquête au long cours (2017). Mais la frontière entre le monde des matsutakés et des myrtilles d'Ukraine n'est pas moins radicale que celle qui sépare la vie de la mort. Comme l'écrit Felwine Sarr dans son essai *Habiter le monde* :
- « Être de ce monde, c'est aussi songer individuellement à ce à quoi l'on contribue, se poser la question de quel monde on édifie par son action. Mon geste reproduit-il les conditions d'iniquité de la domination, et de la dévastation, ou rend-il ce monde plus fécond, plus ouvert et plus vivifiant ? » (Sarr 43).
- 21 Or le *Feral Atlas* indique qu'il y a autant de ces types de frontières qu'il existe d'entités férales, et qu'il n'y a donc « pas de monde commun » (Latour, 2011), mais des « patches » qui peuvent être des « résurgences d'holocène » vivifiantes (Tsing, 2018) ou bien des

espaces mortifères. Il s'agit d'apprendre à les distinguer selon qu'elles participent de la génération ou bien de la dévastation des mondes.

- 22 La vision qu'offre le *Feral Atlas* montre ainsi que le projet moderne d'abolir les frontières pour les choses tout en les maintenant très fermées pour les humains pas encore suffisamment modernisés a bien abouti. Sous l'effet des politiques de développement, les infrastructures se sont globalisées. Pullulant grâce à elles, les entités férales tracent avec elles leurs lignes de vie. Lesquelles disloquent les territoires en traçant des frontières entre des espaces de vie et des espaces de mort. Or cette situation, se caractérisant par une dislocation des territoires d'une part et un pouvoir de vie et de mort d'autre part, est le propre des territoires colonisés, selon Achille Mbembé – ce dont s'accommode très bien le projet moderne par ailleurs, comme ont pu le documenter Max Liboiron ou Malcom Ferdinand à propos de la gestion des pollutions dans les zones industrielles grâce auxquelles vivent les pays dits développés. Mais à cause de la circulation des choses et des entités férales qui les ont colonisées, la situation invivable s'est globalisée à son tour, d'une part, et s'est à ce point enchevêtrée dans nos modes de vie, d'autre part, qu'il est difficile de distinguer ce qui nous est propre de ce qui nous est étranger.
- 23 Tel est le constat qui ressort du *Feral Atlas* : les monstres nature-culture qui sont des puissances de vie autant que des forces de mort ne sont autres que nous, qui vivons de, sur et avec ces infrastructures. « Se » décoloniser devient donc aussi urgent que difficile. Encore faut-il désenchevêtrer les lignes de morts d'un côté, qui nous nourrissent autant qu'elles empêchent nos espaces de vie de se déployer, des lignes de vie de l'autre qui engagent à reconnaître et générer des mondes, mais qui font aussi proliférer des mondes mortifères. La lecture du *Feral Atlas* indique des manières de faire dans ces repérages, et entraîne aux postures nécessaires pour ce faire, comme nous l'avons vu. Mais ce serait encore un autre trait moderne de s'en satisfaire, et de penser que l'atlas qui nous a été offert à la lecture suffirait à se décoloniser, comme si seule l'activité cérébrale pouvait suffire, comme si la connaissance de quelques exemples pouvait contribuer à féconder des milieux de vie plutôt qu'à participer à leur dévastation.
- 24 Dans la « salle de lecture » (*reading room*) de l'atlas se trouvent une dizaine de propositions pour enseigner avec le *Feral Atlas*<sup>18</sup>, qui se posent comme objectif de pouvoir « encourager l'engagement en classe pour répondre à la vivacité et à l'urgence des problèmes en dehors de la classe ».<sup>19</sup> Une didactique de co-enquêtes y est déployée, à destination d'activistes, d'enseignants et de leurs élèves, d'auteurs, d'autrices et d'artistes. Il s'agit dans chaque cas de prendre l'espace de l'atlas comme une occasion d'attention conjointe et comme un espace d'entraînement à de nouvelles formes d'attention, avant de se rendre sur le terrain pour continuer le geste de l'enquête et de ses diverses traductions esthétiques et scientifiques.
- « Notre objectif est d'encourager les utilisateurs-lecteurs à examiner de près leurs propres environnements, à poser des questions inhabituelles sur des lieux familiers, et à utiliser les connaissances ainsi acquises pour se réengager différemment dans le monde qui nous entoure. » (Tsing et al.)<sup>20</sup>
- 25 Ces pratiques d'enquêtes et de traductions menées collectivement permettent de repérer et distinguer les lignes de frontières à défendre et celles à faire reculer, pour soi, depuis le territoire habité. Car, que nous fassions monde avec les myrtilles d'Ukraine ou avec les champignons matsutakés ne nous engage pas depuis les mêmes

territoires ni à partir des mêmes « géo-classes » (Latour et Schultz), et donc pas sur les mêmes lignes de front à défendre. Mais dans un cas comme dans l'autre, apprendre à se représenter ces territoires engage politiquement. Avec ces pratiques d'enquête, des collectifs peuvent commencer à tracer des frontières, comprendre quel pays ils habitent et de quel côté de la frontière ils se situent. A l'issue de ces enquêtes locales rendant attentifs aux multiples enchevêtrements qui rendent les mondes possibles ou impossibles, chacun se trouve se représenter son territoire : il y a bien un héritage, une histoire commune, des événements déterminant des destins communs, des frontières départageant des collectifs amis ou ennemis, mais de manière très différente de ce que la notion de pays recouvre actuellement. Ainsi, de la même façon que les peuples colonisés ayant naguère entamé leur mouvement de décolonisation n'ont jamais retrouvé leur territoire précolonial, les héritiers des Modernes non plus ne retrouveront leur « pays », fait de frontières, de centralités et de capitales, l'ensemble déterminant un « commun » *a priori*.

- 26 Les savoirs issus des enquêtes engagées par le *Feral Atlas* ne sont plus « des mobiles immuables » lorsqu'ils passent de Paris à Londres ou Berlin : ces capitales s'avèrent ne plus avoir le pouvoir de dicter ce qu'il est utile de savoir pour vivre en tout point du territoire. Ces savoirs relèvent de pratiques situées, diverses et collectives qui ne prennent leur valeur que dans la mesure où elles permettent de saisir ce qui menace ou régénère les forces de vie, non plus des espèces, mais des collectifs interspécifiques situés le long des lignes de frontières ainsi tracées.

## Représenter d'où l'on vit

- 27 La représentation du monde qu'offre le *Feral Atlas* dépasse ainsi les bornes de ce qu'on attendrait d'un atlas. Bien sûr, il offre à notre connaissance de nouvelles entités à considérer. Mais notre conception de la nature que nous aurions à défendre dans une perspective écologiste s'en trouve profondément modifiée : il y aurait aussi une nature de laquelle nous défendre. Bien sûr encore, en tant qu'atlas, il propose aussi une nouvelle vision du monde. Mais les Occidentaux n'y sont plus centraux, comme le laisse entendre encore le terme d'Anthropocène. Les héritiers des infrastructures apparaissent ainsi non plus seulement au cœur de celles-ci mais surtout aux marges d'un monde très proliférant qui colonise la machine modernisatrice. Nous aurions bien plutôt intérêt à considérer l'ère que nous vivons sous le régime généralisé du « chthulucène » (Haraway, 2020), à savoir comme une ère déterminée par tout ce qui prolifère, pour le meilleur et pour le pire. Bien sûr enfin, comme tout bon atlas, ce site invite, par l'énergie mise en œuvre, à nous identifier à ces entités à la puissance de génération impressionnante. Mais il nous fait aussi éprouver ce qu'est d'être soi-même comme autre – aussi nocif soit-il.
- 28 Par le trouble poétique ainsi créé, cette plateforme numérique exerce encore à d'autres déplacements, bien plus efficaces pour décoloniser, non plus seulement notre regard naturaliste, mais nos visions du monde. Il invite ses lecteurs à réévaluer leurs manières de connaître, le faisant passer de la rigueur scientifique à celui de la souplesse attentionnelle. Il fait du récit situé une manière d'apprendre plus certaine que la classification universelle, et de la surprise, plus que de la prise, une modalité d'apprentissage adaptée pour appréhender l'incertitude. Cela a pour conséquence de rappeler aux héritiers de la connaissance universelle que tout savoir implique, dans un

même mouvement, le réel et sa représentation, l'objet de connaissance et le sujet sachant – comme s'attachent d'ailleurs à le faire les atlas en variant leurs modes de représentations. Or la connaissance d'un monde défini comme féral, décentré, proliférant et incertain quant aux possibilités mêmes d'y vivre implique des manières d'apprendre tout aussi férales, décentrées et incertaines. La plateforme numérique du *Feral Atlas*, par sa poétique, se présente comme un espace d'entraînement à ces capacités indispensables, rendant apte à se situer dans les controverses actuelles en rappelant qu'« apprendre à se repérer dans l'incertitude c'est savoir se perdre dans la complexité » (Seurat et al., 4). Loin de l'esthétique de l'exotisme et de la rêverie qu'autorisent les atlas modernes, celui-ci impose de suivre des lignes de vie et d'éprouver ce qui nous attache à elles, de vital et de mortel.

- 29 Engageant enfin ses lecteurs à former des collectifs d'enquête pour représenter leur territoire, ce manuel provoque encore à un retournement déterminant du « regard écologique ». Le problème politique, pour faire monde, ne semble plus être de savoir par qui se faire représenter, mais d'apprendre à « se » représenter le territoire habité. Le travail de description du territoire effectivement habité auquel incite ce manuel est déterminant pour saisir non plus où peut aller un projet politique, mais d'où il pourrait procéder. Ainsi le problème de la représentation politique ne s'oriente pas vers les élus, mais à partir des lignes de force multiples qui concernent chacune et chacun au point de former son territoire habité. Au mouvement de développement se substitue celui « d'involution » (Haraway, 2020), impliquant un retour, non pas en arrière, mais sur soi, dans une écologie des relations interspécifiques qu'il s'agit de politiser pour savoir avec qui constituer des collectifs, et avec qui surtout ne pas le faire.
- 30 Ainsi, substituant à la figure d'Atlas – le héros européen portant la charge de la planète sur des épaules – une cosmo-poétique des liens largement déterminée par nos infrastructures matérielles et cognitives, mais ne s'y réduisant pas, le *Feral Atlas* rappelle que toute représentation de la Terre est prise dans une urgence politique – et aujourd'hui vitale.

---

## BIBLIOGRAPHIE

Aït-Touati, Frédérique, et al. *Terra forma : manuel de cartographies potentielles*. Éditions B42, 2019.

Bona, Dénètem Touam. *Sagesse des lianes : Cosmopoétique du refuge*. Post-Editions, 2021.

Dutrait, Claire. « Les Arts de l'attention : une catharsis pour les temps extrêmes ». *Fabula LhT, Ecopoétique pour les temps extrêmes*, vol. 27, 2021.

Ferdinand, Malcom. *Une Ecologie décoloniale. Penser l'écologie depuis le monde caribéen*. Éditions du Seuil, 2019.

Haraway, Donna J. *Vivre avec le trouble*. Traduit par Vivien Garcia, Les Éditions des Mondes à faire, 2020.

Haraway, Donna J., et al. *Manifeste cyborg et autres essais : sciences, fictions, féminismes*. Exils, 2007.

Latour, Bruno. *Enquête sur les modes d'existence : une anthropologie des modernes*. La Découverte, 2012.

---. « Il n'y a pas de monde commun : il faut le composer ». *Multitudes*, vol. 45, n° 2, 2011, p. 38. DOI.org (Crossref), <https://doi.org/10.3917/mult.045.0038>.

---. « Les “vues” de l'esprit ». *Réseaux*, vol. 5, n° 27, 1987, p. 79-96. DOI.org (Crossref), <https://doi.org/10.3406/reso.1987.1322>.

Latour, Bruno, et Nikolaj Schultz. *Mémo sur la nouvelle classe écologique : objet : comment faire émerger une classe écologique consciente et fière d'elle-même date : janvier 2022 diffusion : membres des partis écologiques et leurs électeurs présents et à venir*. les Empêcheurs de penser en rond-Éditions la Découverte, 2022.

Liboiron, Max. *Pollution is colonialism*. Duke University Press, 2021.

Mbembe, Achille. « Nécropolitique ». *Raisons politiques*, vol. 21, n° 1, 2006, p. 29. DOI.org (Crossref), <https://doi.org/10.3917/rai.021.0029>.

Péaud, Laura. « “Voir le monde” : les images dans l'œuvre d'Alexander von Humboldt : » *L'Information géographique*, vol. vol. 79, n° 4, janvier 2016, p. 13-36. DOI.org (Crossref), <https://doi.org/10.3917/lig.794.0013>.

Sarr, Felwine. *Habiter le monde. Essai de politique relationnelle*. Mémoire D'Encrier, 2017.

Seurat, Clémence, et Thomas Tari, éditeurs. *Controverses mode d'emploi*. Presses de Sciences Po, 2021.

Tsing, Anna Lowenhaupt, et al., éditeurs. *Feral Atlas. The More-than-Human Anthropocene*. Stanford University Press, 2020. Open WorldCat, <http://feralatlas.org>.

---. *Le Champignon de la fin du monde. Sur la possibilité de vivre dans les ruines du capitalisme*. 2017.

---. « Résurgence holocénique contre plantation anthropocénique ». *Multitudes*, traduit par Dominique Quessada, vol. 72, n° 3, 3, 2018, p. 77-85.

## NOTES

1. Anna Lowerhaupt Tsing et Alder Keleman Saxena sont anthropologues de l'environnement, Jennifer Dager, travaille entre l'anthropologie, les arts et les études environnementales et Feifei Zhou, comme designeuse spatiale et visuelle.

2. Biologistes, généticiens des végétaux, botanistes, vétérinaires, écologues, géographes, historiens, anthropologues, architectes, designers, généticiens, vidéastes, cinéastes, littéraires, poètes, hommes de cérémonie... <https://feralatlas.supdigital.org/index?text=list-of-contributors&ttype=contributor&cd=true>

3. <https://feralatlas.supdigital.org/index?text=andy-everson-artist-statement&ttype=essay&cd=true>

4. <https://feralatlas.supdigital.org/index?text=index-of-poems&ttype=essay&cd=true>

5. Designers, vidéastes, développeurs... <https://feralatlas.supdigital.org/index> <https://feralatlas.supdigital.org/index?text=makers&ttype=essay&cd=true>

6. *To treat Feral Atlas as a verb is to position this website as an orienting opportunity for researchers, readers, and students of many kinds. Our hope is that users will leave this site having acquired something more than sheer information and sense impressions.* (traduction de l'auteure)

<https://feralatlas.supdigital.org/index?text=feral-atlas-as-a-verb-beyond-hope-and-terror&ttype=essay&cd=true>

7. <https://feralatlas.supdigital.org>

8. Reproduit de *Feral Atlas : The More-Than-Human Anthropocene*, Tsing, Anna L. et Jennifer Deger, Alder Keleman Saxena, Feifei Zhou, <http://feralatlas.org/> publié par Stanford University Press (c) 2020 par le conseil d'administration de l'université Leland Stanford Jr. Tous droits réservés. Sous licence Creative Commons License CC BY-NC-ND 4.0, <https://creativecommons.org/licenses/by-nc-nd/4.0/legalcode>

9. *Anthropocene Detonators offer a theory of history, that is, an approach to studying worlds of the past. Rather than either a chronology or a periodization, Detonators show successive waves of infrastructure-building programs.*

« Les Détonateurs de l'Anthropocène proposent une théorie de l'histoire, c'est-à-dire une approche de l'étude des mondes du passé. Plutôt qu'une chronologie ou une périodisation, les Détonateurs montrent des vagues successives de programmes de construction d'infrastructures. » (traduction de l'auteure) <https://feralatlas.supdigital.org/index?text=ad-anthropocene-detonators&ttype=essay&cd=true>

10. Parmi ces qualités férales : être capable d'être accéléré par le changement climatique (*accelerated by climate changed*), de se générer dans le mouvement des conquêtes (*creatures of conquest*), de voyager comme passager clandestin des industries (*industrials stowaways*), de profiter de la perturbation humaine (*likes human disturbance*), de déployer un environnement toxique pour se rendre inattaquable (*toxic environments*), de se rendre incontrôlable (*uncontainable*), etc. <https://feralatlas.supdigital.org/index>

11. <https://feralatlas.supdigital.org/index>

12. Le *Feral Atlas* ne permettant pas d'accéder aux rapports de recherche directement, il n'est évidemment pas de s'y référer dans cet article par un lien hypertexte qui permettrait un accès direct. Il est possible néanmoins de se rendre dans le « super index » en cliquant que la « clé tournante » en à droite de l'écran d'accueil (Fig.1), de scroller ensuite jusqu'en fond de page pour trouver la liste des entités, et de suivre ensuite par clics successifs les récits des entités auxquelles se réfère cet article.

13. Bateaux, routes, avions et tout ce que leurs stationnements et circulations supposent d'arasement des terres pour accélérer leur vitesse de déplacement.

14. A ce savoir de « trace[r] l'activité des acteurs, [de] capte[r] [leurs] déplacements sur une carte prédéfinie comme le font les GPS », « sans perdre cependant en récits et assemblages d'histoires contées, en multiplicité des personnes et des narrateurs qui permettraient à la carte d'être une synthèse, d'être unique et multiple à la fois. » (Aït-Touati et al. p. 6).

15. Anna Tsing a mis explicitement en oeuvre ces arts de l'attention (*arts of noticing*) dans son enquête sur le *Champignon de la Fin du monde*, que j'avais déjà analysés dans un article (Dutrait) comme une pratique de *training* pour apprendre à vivre dans les ruines du productiviste.

16. On y trouve ainsi une présentation explicite des régimes historiques (les quatre détonateurs), des verbes qui désignent les point de bascule vers un destin commun (*tippers*), des dix qualités férales, des contributeurs, des partis-pris des éditrices...

17. Data-visualisations, graphiques, recueil de témoignages, articles de recherche (en anthropologie, en biologie, en géochimie...), chants, séries photographiques...

18. <https://feralatlas.supdigital.org/index?text=why-teach-feral-atlas&ttype=essay&cd=true>

19. *How can we encourage engagement in the classroom to reflect the vividness and urgency of problems outside of the classroom?* (traduction personnelle)

<https://feralatlas.supdigital.org/index?text=why-teach-feral-atlas&ttype=essay&cd=true>

20. *Our goal is to encourage user-readers to look closely at their own environments, to ask unfamiliar questions about familiar places, and use the insights gained from this to re-engage differently with the world around us.* (traduction de l'auteure) <https://feralatlas.supdigital.org/index?text=why-teach-feral-atlas&ttype=essay&cd=true>

---

## RÉSUMÉS

Pour caractériser l'âge de l'anthropocène, le *Feral Atlas* adopte le point de vue des « plus-qu'humains », à savoir d'entités proliférantes qui débordent du programme des infrastructures issues de la modernité. Cette perspective invite à déplacer nos conceptions de la nature, à décoloniser nos techniques de connaissance et à réévaluer le pays que nous croyons habiter. Perturbant le regard naturaliste, qui suppose un sujet regardant et un objet regardé, par une poétique de la prolifération, une logique de la narration et une esthétique de la surprise, le site internet édité par Anna Tsing actualise le genre de l'atlas. Il n'est plus seulement une vue d'ensemble donnant à penser et sentir le système du monde connu et à connaître. Mais il devient une occasion d'entraînement collectif à représenter les territoires tels que nous les vivons, dans leurs dislocations multiples et avec leurs frontières à défendre. Car pour les Modernes la question n'est rien moins que vitale : il s'agit de réapprendre à s'allier et à proliférer, mais pas avec n'importe qui, pas à tout prix.

To characterize the Anthropocene age, the *Feral Atlas* adopts the point of view of the « more-than-humans », i.e., of proliferating entities that go beyond the program of the infrastructures of modernity. This perspective invites us to shift our conceptions of nature, to decolonize our knowledge techniques and to re-evaluate the country we think we inhabit. Disturbing the naturalist look, which supposes a subject looking and an object looked at, a poetics of the proliferation, a logic of the narration and an aesthetics of the surprise, the Internet site edited by Anna Tsing updates the genre of the atlas. It is not only an overview giving to think and feel the system of the known world and to know. But it becomes an occasion of collective training to represent the territories as we live them, in their multiple dislocations, and with their borders to defend. For the Moderns the question is nothing less than vital: it is a matter of learning again to ally and proliferate, but not with just anyone, not at any price.

## INDEX

**Mots-clés** : anthropocène, atlas, écopoétique, décolonial, représentation

**Keywords** : anthropocene, atlas, eco-poetics, decolonial, representation

## AUTEUR

CLAIRE DUTRAIT

Aix-Marseille Université, ED354, CIELAM

claire.dutrait@etu-univ-amu.fr